

ral Halleck,—VII. Notices et critiques littéraires. Le choix patriotique de ces divers sujets, le troisième excepté, est la mise en pratique fidèle de l'exposé du programme indifférentiste de l'auteur.

Dans la critique de *Vincenzo ou les écueils cachés* (Roman Italien, par un ex-membre du parlement Piémontais, qui écrit sous le pseudonyme de John Ruffini,) nous ne croyons pas que le Dr. Brownson ait voulu *laisser échapper* seulement certaines expressions, mais plutôt qu'il a tenu à proclamer hautement les idées particulières, et grâce à Dieu, assez exceptionnelles au point de vue Catholique, qu'il entretenait sur les affaires d'Italie.

Dans la critique de ce Roman, le lecteur est frappé par l'absence de la vigueur qui caractérisait autrefois les écrits de même genre de l'éminent publiciste, vigueur, qui fait place cette fois à sa détermination bien énoncée de concilier le plus possible toutes les opinions. M. Brownson écrit : " l'Unité de l'Italie, si elle s'effectuait sans schisme religieux ou perte pour la foi Chrétienne, ouvrirait à l'ambition Italienne une carrière nationale, et guérirait la plupart des défauts du caractère Italien. Nous, Américains, devons désirer cet état de choses, car il y va grandement de notre intérêt, pour l'avenir, de cultiver une étroite et sincère amitié avec le Royaume d'Italie." Et crainte de n'avoir pas été assez clairement compris, l'auteur poursuit : " Comme le savent tous nos lecteurs, nous sommes favorable à une Italie unie, libre, indépendante, constitutionnelle et puissante, comprise en un seul état, donc un souverain national." Comment donc M. Brownson peut-il s'aveugler au point d'oublier que si l'unité Italienne (qui a déjà coûté tant de schismes religieux et de graves pertes pour la foi Chrétienne) est essentielle pour assurer et maintenir l'équilibre Européen, l'inviolabilité des Etats Pontificaux, propriété de l'Eglise, l'est incomparablement plus, pour le libre exercice des droits de l'univers Catholique, dont l'Europe toute entière ne représente qu'une fraction. Malgré l'idée plus juste que se forment les Catholiques du monde entier sur les affaires Italiennes et les moyens infâmes auxquels on a eu recours pour les appeler à l'existence, M. Brownson accepte l'unité Italienne comme " un fait accompli." " Les grandes puissances de l'Europe," dit-il, " l'Autriche excepté, ont reconnu le Royaume d'Italie. Notre propre Gouvernement (Américain) en a fait autant, il ne nous reste donc plus qu'à former des vœux sincères pour sa consolidation et sa gloire futures. Que ceux qui auraient éprouvé des pertes (par suite de ces révolutions) se montrent aujourd'hui de vrais Italiens, en acceptant de bonne grâce le nouvel état de choses," que M. Brownson, dans un excès de libéralité qui découle nécessairement de son culte pour l'idée et la civilisation Américaine, a lui-même, tout en continuant d'être fervent Catholique, accepté.

Malgré l'admiration profonde qu'ont commandée jusqu'à ce jour les talents transcendants de M. Brownson, il force, par ses écrits, ses lecteurs de croire qu'il a enfin sacrifié l'idée Catholique à l'idée Américaine, et qu'il a oublié dans son ambition et dans l'orgueil assez contestable, qui le pousse à se proclamer " citoyen américain," qu'il est incomparablement plus glorieux et plus avantageux surtout, de se proclamer et de se montrer par ses paroles, ses écrits et ses actions, les dignes et magnanimes citoyens du monde Catholique, et les enfants respectueux et soumis d'une Eglise qui civilise sans dépouiller,—bien qu'elle se voie parfois contrainte de renoncer à la réalisation de sublimes projets faute de moyens légitimes et honnêtes, les seuls qu'il soit jamais permis d'adopter pour parvenir à sa fin.

ADÉLARD J. BOUCHER.